

LA PRESSE S'ENFLAMME POUR

PAULA

« UN PREMIER FILM PROFONDÉMENT ORIGINAL ET MAITRISÉ. »

« UNE DIRECTION D'ACTEURS HALLUCINANTE. » [POSITIF](#)

« RAPPELLE LA SAGACITÉ DES CONTES DE L'ENFANCE » [CAHIERS DU CINÉMA](#)

« UN FILM PROFOND, GRAVE ET CAPTIVANT » [LES FICHES DU CINÉMA](#) ★ ★ ★

« TOUT RESPIRE L'INTELLIGENCE DANS PAULA » [3 COULEURS](#)

« UN DRAME SUFFOCANT » [TÉLÉRAMA](#)

« QUEL FILM ! COUP DE CHAPEAU À ANGELA OTTOBAH,
À LA PUISSANCE DE SON FILM ET À SES INTERPRÈTES,
TOUT SIMPLEMENT EXCEPTIONNELS » [LE CANARD ENCHAÎNÉ](#)

« FORMIDABLE ALINE HÉLAN-BOUDON, ENFANT SAUVAGE
À LA MINE BOUDEUSE ET INQUIÈTE » [LES INROCKUPTIBLES](#)

« UN TOUR DE FORCE IMPECCABLEMENT RÉUSSI [...] QUI ÉRIGE PAULA EN VÉRITABLE FIGURE DE FORCE ET D'ESPOIR » [V.O](#)

« DÉLICAT ET TRÈS JUSTE. » [À VOIR À LIRE](#) ★ ★ ★ ★

« DYNAMITE TOUS LES CLICHÉS. » [CHEEK](#)

« UNE VISION FÉMINISTE POIGNANTE » [RFI](#)

« TOUT À FAIT ORIGINAL ET PERTURBANT, POUR PARLER D'EMPRISE ET DE
RÉSISTANCE, DE FAÇON PEU HABITUELLE » [REGARDS PROTESTANTS](#)

« AUSSI FASCINANT QUE GLAÇANT, DISTILLE AVEC HABILITÉ LE MALAISE
POUR ÉVOQUER LA MALTRAITANCE BASÉE SUR L'EMPRISE PSYCHIQUE.
INTERPRÉTÉ AVEC FINESSE » [TÉLÉ STAR](#)

« IL FAUT DONNER SA CHANCE À PAULA : DES FILMS
AUSSI INTELLIGENTS ET CAPTIVANTS, ÇA NE COURT PAS LES RUES. » [SLATE](#)

L'enfant sauvable

par Alice Leroy

Au contraire des contes populaires, le cinéma contemporain semblait s'être donné pour règle d'aborder l'enfance volée sans détour, dans la crudité d'un naturalisme caméra à l'épaule, inspiré par de longs repérages en territoires documentaires. Des frères Dardenne à Jean-Xavier de Lestrade, en passant par *Dalva* (premier long métrage d'Emmanuelle Nicot sur une gamine incendiaire arrachée à son père incestueux, lire *Cahiers* n° 796), le drame hyperréaliste, corroboré par le fait divers, paraissait la seule réponse éthique au dilemme de la violence des adultes sur les enfants. C'était avant *Paula*, premier long métrage d'Angela Ottobah en forme de conte horrifique sur la relation d'emprise d'un père sur sa fille de 11 ans, porté par les performances troublantes de la jeune Aline Hélan-Boudon et de Finnegan Oldfield.

Pas d'éducateur salvateur, ni école, ni foyer où trouver une relative sécurité ; les rares apparitions de l'assistante sociale sont interrompues par les sonneries intempestives de son téléphone portable (auquel d'ailleurs elle ne répondra pas quand la vie de Paula en dépendra), et les courriers de l'école sont tournés en dérision par les pitreries d'un père qui sait écarter les visiteurs inopportuns. Ici, tous les adultes sont défaillants, du fait de leur absence – la mère, obsédée par sa carrière médicale, est en Corée –, de leur aveuglement – les services sociaux – ou de leur lâcheté – le voisin marginal qui ne veut pas d'histoires. Il n'y a guère qu'un autre enfant, le doux Achille (Salomon Diallo), pour pouvoir encore entrer dans le monde clos de Paula, et la rassurer d'une présence qui n'est ni forcée ni déplacée. Pour l'y arracher, le père, tour à tour plein de tendresse puérile et d'autorité maniaque, embarque sa fille pour des vacances en tête-à-tête dans une maison au bord d'un lac.

Mais on sait bien qu'il faut se méfier des tranquilles chaumières au fond des bois, encore plus quand elles ressemblent à une « maison Kinder » aux teintes de bonbons et qu'elles sont confites d'objets

désuets. Car la menace qui paraît d'abord rôder dans les bois alentours, sous l'espèce d'un type en treillis et dreadlocks, ou de branches d'arbre qui crissent le soir venu contre le grand hublot au-dessus du lit de l'enfant, se tient plutôt à l'intérieur, présence omnipotente soulignée par un plan récurrent en plongée, comme si le lieu était placé sous la surveillance constante et infaillible du père. La cinéaste construit des situations dans lesquelles le jeu vire à l'épreuve de survie et l'expérience pédagogique au traumatisme. La forêt se teinte d'ombre et de gris à mesure que la vitalité du père, épuisé par une maladie qui l'oblige à s'arrimer à une bouteille d'oxygène, décroît, et que Paula, soumise à cette démence furieuse, se mure dans le silence.

Aux antennes psychologiques, Ottobah préfère l'animalité des corps, qu'elle cadre souvent de très près, comme pour en capter l'inquiétude secrète et les sursauts imperceptibles. Le film fourmille aussi de motifs discrets, à l'image de ce petit lapin blanc que la fillette a emmené avec elle en vacances et qu'il faut bientôt « rendre à la forêt », dans une libération qui est aussi arrêt de mort de sinistre augure pour l'enfant. En oscillant sans cesse entre protection et menace, séduction et contrainte, *Paula* rappelle la sagacité des contes de l'enfance où le loup féroce comme la sorcière cannibale dissimulent leur véritable

nature sous des atours familiaux. La fantasmagorie de cet univers du conte basculant dans la folie macabre ressort enfin d'un thème musical ciselé par l'incomparable Rebeka Warrior, au plus proche des émotions de l'enfant. Il se déploie pleinement sous la surface de l'eau, quand Paula s'enfonce dans un monde aquatique aux couleurs chatoyantes, espace sans limites ni pièges où elle peut enfin échapper à son père et s'abandonner au plaisir des sensations. Là, dans l'obscurité réconfortante d'un lieu à soi, ce corps pas encore sorti de l'enfance ni tout à fait entré dans l'adolescence conquiert sa liberté. ■

PAULA

France, 2023

Scénario, réalisation Angela Ottobah

Image Lucie Baudinaud

Montage Aël Dallier Vega, Raphaëlle Martin Holger

Son Frédéric Dabo, Josefina Rodriguez, Clément Chauvelle, Mathieu Farnarier

Décors Yasmina Chavanne

Costumes Rachèle Raoult

Musique Rebeka Warrior

Interprétation Aline Hélan-Boudon, Finnegan Oldfield,

Océan, Salomon Diallo, Sophie-Marie Larrouy,

Annabelle Lengronne

Production Micro Climat, Same Player, Kidam

Distribution Arizona Films

Durée 1h38

Sortie 19 juillet



Paula

Français, d'Angela Ottobah,
avec Finnegan Oldfield, Aline Hélan-
Boudon, Océan, Salomon Diallo,
Sophie-Marie Larrouy, Annabelle
Lengronne.



Voici, sorti au milieu de l'été sous un titre anodin, un premier film profondément original et maîtrisé. Dès le premier plan, tourné sous l'eau dans des teintes mordorées, où l'on voit une petite fille nager et caresser un énorme poisson, avant qu'un homme vienne lui faire signe de remonter vers la surface, nous sommes happés par l'univers singulier de *Paula*. Qui est-elle ? Une métisse au bord de l'adolescence, taciturne, que l'on devine mal adaptée à la scolarité, dont le seul plaisir semble être la plongée en apnée. Elle vit avec un père complice mais souffreteux, et hormis un lapin domestique, elle semble n'avoir qu'un seul copain prénommé Achille. Avec ce dernier se jouent d'insolites rituels (échange salivaire dans une cage d'escalier ?). Voilà que papa emmène Paula en vacances dans la maison de poupées de ses rêves, en pleine forêt, au bord d'un lac où elle pourrait s'adonner à la plongée (en fait, c'est interdit)... mais c'est le film lui-même qui

nous plonge peu à peu dans une autre ambiance, l'inquiétante étrangeté faisant place au conte horrifique, façon *Nuit du chasseur*. Les rencontres bizarres se succèdent : un loueur de pédalos joué par l'artiste transgenre Océan, une troupe de scouts presque gothique... L'inventivité plastique (cadre, lumière, couleurs, décor, sons, musique) ne tombe jamais dans le formalisme, car elle épouse la subjectivité de la petite héroïne. Dans la mesure où tous les éléments visuels et sonores reflètent le mental du personnage, on peut parler d'œuvre authentiquement expressionniste, avec les métamorphoses d'une maisonnette de conte de fées (saisissantes images fixes en courte focale), l'usage des gros plans de détails (cloisonnés par le format carré), le rôle de la nature à la fois salvatrice et anxiogène, la lumière comme révélation d'un fantastique à la Jacques Tourneur... S'y ajoute une direction d'acteurs hallucinante, à commencer par la jeune Aline Hélan-Boudon, entre hyper contrôle et lâcher-prise, et ce virtuose de l'impassibilité qu'est Finnegan Oldfield, mi-papa gâteau (façon de parler : il a des obsessions diététiques), mi-croquemitaine. Même les femmes absentes ou dépassées existent à l'écran, sonnent juste dans leur aveuglement : la mère *workaholic* au téléphone, l'assistante sociale débordée.

Retenez ce nom : Angela Ottobah est une vraie cinéaste.

Yann Tobin

PAULA

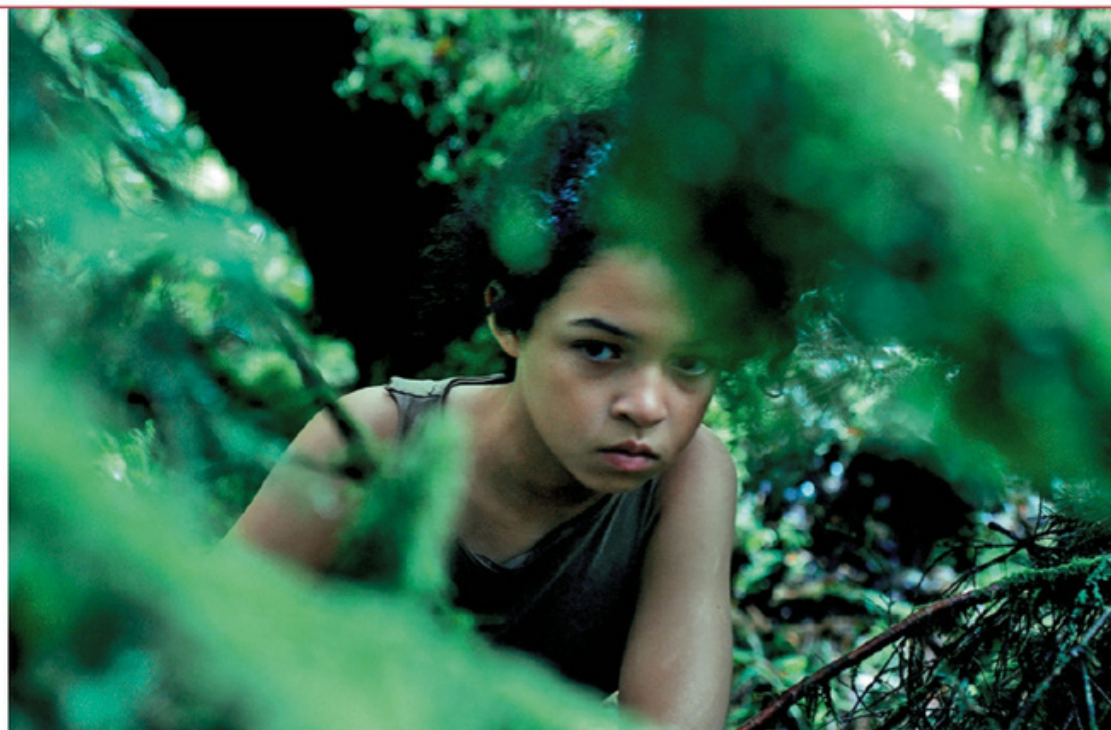
ANGELA OTTOBAH

Une fillette suit les dogmes atypiques de son père, dans une maison en forêt. Un drame suffocant.



Pas de sucre, décréte le père de Paula, «ça rend nerveux». Pas de lait non plus, «c'est pour les veaux». Sa fille peut lui faire confiance, il s'y connaît : il est biologiste. Même si, plus tard, il relâche un lapin domestique dans la nature, l'envoyant vers une mort certaine...

À 11 ans, Paula ne va plus à l'école. Sa mère vit et travaille loin, en Asie, et son seul ami, Achille, est resté à Paris. Ses longues vacances dans une forêt idyllique commencent à sonner faux, mais Paula, bien seule, n'a pas d'autre choix que d'écouter son géniteur. Lui (Finnegan Oldfield, un père à la jeunesse blême et intranquille) a des envies d'éducation radicale et un respirateur artificiel : malade, il se dit mourant et pose, sans examen, une série de diagnostics sur l'état psychique de sa fille. «*Impulsive et colérique*», Paula serait



aussi atteinte d'une «ivresse des profondeurs». La liste ne cesse de s'allonger, et l'enfant y croit tant et si bien qu'elle ne peut que débiter une réponse automatique lorsqu'on lui demande pourquoi elle n'a pas le droit de nager.

À grand renfort de métaphore aquatique (Paula, attirée par l'eau, se retrouve à plusieurs reprises immergée, en rêve ou dans la journée), la réalisatrice Angela Ottobah ajoute à la dureté de son propos une ambiance oppressante. Il y a, dans *Paula*, une frénésie du premier film : une envie de faire beau,

de faire bien et de faire fort, quitte, parfois, à trop s'éloigner des corps et à verser dans le formalisme. Le père de Paula abat les cloisons de la maison de rêve, empêche ainsi toute intimité pour sa fille. Les quelques adultes qui passent ne semblent – ou ne veulent – rien voir ; le plus grave réside, on le devine, dans le hors-champ. Lorsque l'homme en vient à ne plus masquer sa violence, le spectateur peut enfin comprendre, et Paula répliquer. — **A.P.-L.**

| France (1h38) | Avec Finnegan Oldfield, Aline Helan-Boudon, Océan.

Une atmosphère oppressante un peu trop esthétisée dans ce premier film (Aline Helan-Boudon).

Paula

Quel film ! On a rarement aussi bien montré l'emprise parentale que dans ce long-métrage qui flirte avec le fantastique. Paula a 11 ans, et son seul pote s'appelle Achille. Sa petite vie s'écoule tranquillement, jusqu'au jour où son père la déscolarise et l'emmène vivre seule avec lui au cœur de la forêt, en la privant peu à peu de toutes ses attaches extérieures. L'enfant, au seuil de l'adolescence, va devoir affronter un père plein d'obsessions et de perversions, qui tombe dans la folie lors d'une scène finale inspirée du parcours labyrinthique de « Shining ».

Coup de chapeau à la Française Angela Ottobah, à la puissance de son film et à ses interprètes, tout simplement exceptionnels. — **A.-S. M.**

Paula ★★★

de Angela Ottobah

Malade des poumons, Joseph annonce à sa fille Paula qu'il leur a réservé pour l'été une maison de rêve au bord d'un lac. Mais au fil des vacances, il va révéler la face noire de son caractère. Sur un thème terrible et actuel, un film délicat et très juste.



★★★ "On peut être doux et très bête. Et très dangereux aussi", dit le père à sa fille. Dangereux, précisément, il l'est. Et ce sont les enfants qui sont doux. Bêtes, les adultes en tant qu'ils démissionnent de leurs responsabilités. Avec sa prédominance de bleu froid et de vert, symbolisant ici les eaux régénératrices et lustrales à l'image de celle du lac d'où Paula "renaîtra" à la fin, son tempo tendu, ses lumières le plus souvent sombres, à une ou deux exceptions près, et son angoisse qui sourd en permanence de façon diffuse, Angela Ottobah réussit, à partir d'éléments autobiographiques, un premier long d'une intelligence et d'une sensibilité insignes. Certains pourront regretter que son thème central (l'inceste) ne soit pas abordé frontalement. Ce serait une erreur. Entre métaphore et allégorie, son ambivalence fait justement sa force et son originalité : la séquence d'ouverture sous l'eau, le père dont les élans protecteurs et séducteurs révéleront une volonté d'emprise mortifère et ses encouragements sa perverse aptitude à culpabiliser, la mère au ton douceâtre servant à faire pardonner son absence, Bill d'apparence trouble qui s'avérera attentionné, les danses tour à tour libératrices ou étourdissantes... Même la maison Kinder, censée être un espace de rêve, deviendra une prison, alors même que le père, qui l'aura désossée, aura de plus en plus de mal à respirer ! La réalisatrice trouve, qui plus est, le point parfait entre pudeur et sensualité, délicatesse des sentiments et pulsions organiques des corps, réalisme et onirisme, drame et saillies de joie. Sur un sujet douloureux, loin de tout pathos, un film profond, grave et captivant. **_G.To.**

Avec "Paula", Angela Ottobah signe un premier film étouffant et habité

par Marilou Duponchel

Angela Ottobah signe un premier long métrage poisseux et remarquable avec Finnegan Oldfield et la jeune Aline Helan Boudon. Une cinéaste à suivre.



Maisonnnette isolée, forêt marécageuse et menaçante, feu de joie sous lune pleine... Tout dans Paula ramène à ces premières peurs enfantines, celles de ces contes pour enfants et de leur épaisse noirceur. Paula est aussi un conte qui préfère se défaire de tout soupçon de naturalisme où son ouverture l'a d'abord placé (quotidien morne d'une petite fille dans une barre d'immeuble), pour assumer pleinement sa part de fantasmagorie.

Le parti pris n'a rien d'une coquetterie mais nous permet d'approcher Paula (formidable Aline Helan Boudon, enfant sauvage à la mine boudeuse et inquiète), au plus près, jusqu'à nous faire éprouver son intériorité suffocante et la substance même du décor de son malheur. Celui-ci est une aussi charmante que bizarre maison esseulée au bord d'un lac, louée le temps d'un été par son père (Finnegan Oldfield), malade, psychotique. Ce qui ne devait être qu'une retraite au vert le temps d'un été se transforme alors en captivité pour la petite fille, parfois amusée par les fantaisies d'un père se rêvant sans doute en anarchiste romantique, parfois rattrapée par sa lucidité d'enfant forcée à la maturité face au terrifiant spectacle d'une dégringolade mentale.

Récit d'emprise

Tout dans Paula respire une humidité qui colle aux poumons comme expression symbolique d'une emprise grandissante. Tout y est poisseux, gluant comme un sable mouvant dans lequel s'enfonceraient ces deux protagonistes ramenés de force à un état primitif, humant, mangeant comme des bêtes sauvages recluses, comme pour mieux marquer leur différence et habiter cet autre monde qui est celui du délire.

Angela Ottobah filme cette possession de l'enfant par un père qui veut l'empêcher de grandir (un régime alimentaire strict source de carences pour la fillette) comme un inceste qui ne dirait pas son nom. Quelque part entre Lost et Shining, Paula distille son malaise avec une force parfois trop soucieuse des effets qu'elle produit, qui fonce tellement tête la première qu'il se cogne à des moments à une forme de complaisance maladroite. Mais la singularité de son traitement et l'empreinte sensorielle laissée par le film sont les signaux prometteurs d'une cinéaste habitée.



Enfin, un film dont les cadrages sont hyper-soignés ! C'est important dans ce film, car ce qui est hors cadre est précisément le sujet du récit, à savoir l'inceste. Paula, petite fille de 11 ans, passe l'été avec son père, au bord d'un lac... Quand la rentrée approche, aucun signe de vie. Ce premier long-métrage d'Angela Ottobah (après des documentaires), visiblement autobiographique, est traité avec doigté. Le film est à la fois doux et violent, dans la lignée de Patricia Highsmith. C'est beau, déplaisant (abjecte pédophilie) et pourtant émouvant. Une réalisatrice à suivre.

François Forestier.



“Paula” : la réalisatrice Angela Ottobah bouscule les représentations de l’inceste

par Faustine Kopiejwski



Dans un premier long métrage libre et singulier, Angela Ottobah aborde les questions d’emprise et d’inceste par la métaphore. Et dynamite au passage tous les clichés.

Paula bouscule, Paula questionne. Avec un premier long-métrage qui porte haut le nom de son héroïne, Angela Ottobah casse le moule des représentations en matière d’emprise et d’inceste. La fiction comme terrain de jeu, la métaphore comme mode d’expression subliminal, cette réalisatrice habituée des détours, formée à l’anthropologie et à la philosophie avant de se consacrer au cinéma, dédaigne magnifiquement les raccourcis et livre un premier film beau et tortueux.

Avec Paula, long-métrage à la narration limpide mais au propos broussailleux, elle met à distance sa propre histoire -cinq ans d’inceste par celui qu’elle nomme son “père biologique”-, pour mieux en dégager les fondamentaux. Soit des mécanismes complexes de manipulation et de perversion, que son cinéma vient éclairer de mille et une façons. Entre le conte et le thriller psychologique, Angela Ottobah dilate les genres et explore les climats avec une joie et une audace manifestes. La tension côtoie le grotesque, l’onirisme répond au prosaïsme et, de la friction permanente des mondes, en particulier celui des adultes et celui des enfants, surgissent des étincelles. Ancré dans un décor surréaliste où compte chaque détail, porté par des premiers rôles impeccables (Finnegan Oldfield et Aline Helan-Boudon, parfaits), augmenté par la bande son hypnotique de Rebeka Warrior et émaillé d’apparitions fabuleuses (Salomon Diallo, Océan, Sophie-Marie Larrouy), ce huis-clos oppressant ne se détourne, pourtant, jamais de l’espoir. Rencontre.

Quel a été le point de départ de ton film?

Je voulais avant tout raconter une histoire d’emprise, et j’ai mis du temps à trouver la forme et le degré de déplacement par rapport à ma propre histoire. D’emblée, il était clair qu’il ne s’agissait pas d’être dans le témoignage, mais jusqu’où pousser la distance avec ma réalité et avec le réalisme, aussi ? Faire un film n’était pas du tout une thérapie pour moi. J’avais besoin de cette distance.

Pourquoi?

On commence juste à avoir des représentations de ces violences et on se trouve encore dans le temps de la dénonciation, du dévoilement. On balance le réel et moi, j'avais envie d'élaborer, de dépasser cette expression qui reste très frontale et littérale. L'endroit de mon travail, c'était celui de la métaphorisation. Cela permet d'aborder le sujet de manière plus complexe, plus dérangeante, car cela fabrique de l'intranquillité, oblige à se questionner.

Comment as-tu travaillé le personnage de Paula?

D'une certaine façon, c'est le personnage que j'ai le moins travaillé. Je savais comment il était, ses réactions venaient de façon assez claires au moment de la construction narrative du film. J'ai dû en revanche m'expliquer et me battre pour conserver certaines choses au moment des financements. Dans les retours de commissions, sur le travail d'écriture, on a beaucoup remis en question et interrogé le fait qu'elle ne se rebelle pas. Pour la plupart des gens, le fait qu'une petite fille puisse être dans une telle situation et ne pas se rebeller est insupportable à voir. C'est pourtant le cœur du sujet.

En effet, Paula est une enfant maltraitée, mais c'est aussi une petite fille qui aime son papa. Comment as-tu filmé cela?

Dans les histoires d'emprise et d'inceste, c'est une question qui est souvent tue parce qu'elle est insoutenable. Mais elle est extrêmement importante pour moi. Beaucoup de victimes ont été persuadées de ne pas en être car, sur le coup, elles ont eu l'impression de vivre des histoires d'amour. Il fallait pouvoir le dire, et parler du rôle que tient la manipulation dans tout ça. C'était tout l'enjeu contenu dans le personnage de Paula, de raconter comment elle peut être dans la construction d'une résistance sans en avoir conscience. Petit à petit, elle se met dans un mouvement de survie où elle va sauver sa peau, mais sans rien comprendre à ce qui se passe pour elle. Je voulais pousser le plus loin possible son obéissance, le fait qu'elle s'inquiète pour lui, en jouant notamment sur la question de la culpabilité qui est aussi une composante forte de l'emprise et de la manipulation.



Ton personnage masculin est doux, gentil, beau, à l'opposé des clichés sur la supposée monstruosité des agresseurs. Comment l'as-tu travaillé, lui?

Je voulais justement construire un méchant qui ne soit pas un "vieux pédophile" dégueulasse. Mon but était de créer une impression de piège, que le spectateur se retrouve à la place des victimes qui, dans la réalité, sont face à des situations complètement dysfonctionnelles sans forcément s'en rendre compte. Il fallait construire tous les éléments de ce piège et c'était donc important qu'il soit sympathique, séduisant, pas con. Je voulais aussi proposer un personnage qui ne soit pas dans la caricature. Dans la réalité, il y a des hommes très sympathiques, très beaux, qui font des choses terribles. De même dans le jeu, je voulais que jamais Finnegan ne s'énerve, qu'il soit toujours gentil, qu'il y ait une espèce de vernis de pédagogue non violent. Je trouvais ça beaucoup plus intéressant, car c'est aussi une composante beaucoup plus juste, à mon sens, de ce qu'est la perversion.

**Les rares adultes qui gravitent autour du père et de sa fille sont tous défailants pour des raisons différentes. Pourquoi?**

C'était important pour moi que tous les adultes le soient dans le film, car c'est une réalité que j'avais envie de montrer. Ils incarnent chacun des modalités différentes de la défaillance, des choses assez emblématiques de ce genre de situations. Je voulais par exemple que la mère soit dans une forme de complicité non active. C'était une revendication quasi féministe de pouvoir montrer une femme, une mère, qui donne priorité à son travail, vit loin de son enfant. Il faut montrer des personnages de femmes qui, sans être larguées, toxicomanes, prostituées ou que sais-je, sont quand même toxiques à leur manière. Il y a des femmes qui ne sont pas folles, qui sont tout à fait capables de tenir un discours et qui, cependant, sont d'une extrême toxicité pour leurs enfants.

Penses-tu que l'on manque de représentations fictionnelles sur le sujet de l'emprise et de l'inceste?

Oui, et surtout de représentations multiples. Aujourd'hui, les modalités de représentation sont telles que, tant qu'on ne montre pas une gamine couverte de bleus et enfermée dans une cave, on croit que ça ne marche pas. Sauf que dans la réalité, les modalités de l'inceste sont beaucoup plus insidieuses que ça.

Paula, d'Angela Ottobah. Avec Finnegan Oldfield, Aline Helan-Boudon, Océan, Sophie-Marie Larrouy, Salomon Diallo. 1h38.



PAULA

SORTIE LE 19 JUILLET

Seule avec son père, une gamine de 11 ans débarque pour l'été dans une maison isolée, avant de comprendre que la menace n'est pas où elle le croit. Porté par un duo puissant (Finnegan Oldfield et la douée Aline Helan Boudon), ce film aux images tantôt concrètes tantôt symboliques dépeint une terrible relation d'emprise.

pour son scénario, Angela Ottobah décrit la vampirisation progressive d'une jeune fille par un père qui entend être son seul horizon. Celui-ci fait littéralement sauter les cloisons de sa chambre sous prétexte de mieux veiller sur elle, bâtissant une bulle d'autant plus inquiétante qu'elle se veut bienveillante. Tout respire l'intelligence dans *Paula* : la mise en scène n'explicitant que ce qui doit l'être, la façon dont l'évolution des décors raconte le délabrement intérieur des personnages, mais aussi l'interprétation du tandem Aline Helan Boudon-Finnegan Oldfield, sans cesse sur le fil du rasoir. Parfois d'une grande douceur, le film d'Angela Ottobah est pourtant d'une immense violence, racontant avec finesse une relation intrafamiliale des plus destructrices.

Paula
d'Angela Ottobah,
Arizona (1h38),
sortie le 19 juillet



THOMAS MESSIAS

La maison de vacances se mue peu à peu en prison.

PAULA

d'Angela Ottobah



Paula a 11 ans. L'école l'ennuie et elle n'a qu'un seul ami, Achille. Son père lui fait une surprise : ils vont passer l'été dans la maison de ses rêves au bord d'un lac. Mais le temps file, l'automne approche et ils ne rentrent toujours pas.

De jeunes mômes livrés à eux-mêmes, une sylve menaçante, une carence sinon abondance de boustifaille, une maisonnette synonyme de guêpier, la férocité du Mal... Sommes-nous chez Charles Perrault ou les frères Grimm ? Non, avec Angela Ottobah, qui nous livre ici son premier OCNI (objet cinématographique non identifié). Et quel OCNI ! Dans cette œuvre insolite, la réalisatrice - ancienne étudiante de philosophie et d'ethnologie - convoque l'imaginaire pour traiter avec singularité l'emprise d'un père sur sa fille.

Il était une fois, dans une lointaine banlieue bétonnée, un juvénile papa et sa fillette. Lui, assommé par la maladie, assujetti aux bouteilles d'oxygène, reste cloué au lit. Elle, en proie à une « désobéissance compulsive », fugue régulièrement de l'école pour s'en aller passer du bon temps avec son compère de toujours. Voilà qu'un doux matin, bien décidé à faire plaisir à Paula, le gaga paternel lui annonce

la bonne nouvelle : ils partent tous les deux le temps d'un été dans la maison Kinder, celle dont sa « nénette » a toujours rêvé. Un décor idyllique, le calme environnant, les pieds au bord de l'eau... Très vite cependant, tout bascule. Se disant passionné par « l'école de la forêt », le père déscolarise Paula et l'initie à d'étranges jeux de pistes. Petit à petit, il la prive de viande, de sucre et de lait, synonymes de mauvaise santé... Mais l'hyper-contrôle paternel en marche n'est-il pas moins nocif ? Descente aux enfers enclenchée, il ira jusqu'à lui enlever toute intimité en faisant sauter les cloisons de sa chambre. Certes, il y a bel et bien les Autres : son meilleur ami Achille, sa mère qui travaille en Corée avec qui elle ne parvient à avoir que de rares appels téléphoniques, une flopée de scouts estivants qui campent sur la rive adjacente, un saisonnier atypique gérant la location de canoës ou encore une prudente assistante sociale censée veiller au grain. Mais, mis à part Achille, toutes et tous semblent atteints de cécité. Victime isolée prise dans les griffes du loup, Paula devra se défaire (quasiment) seule de l'emprise d'un père métamorphosé en monstre.

Étourdissant, perturbant, angoissant... Les adjectifs ne risquent pas de vous manquer en sortant de la salle (très) obscure. Et c'est là le coup de maître de *Paula*. Abordant l'inceste

sans pourtant jamais véritablement le nommer et autrement que par le biais de la sexualité, le film prend des tripes jusqu'aux viscères dans une atmosphère lugubre parfaitement mise en scène. Les couleurs bleuâtres et vert émeraude de la photographie, qui mérite franchement d'être soulignée, transforme l'été en un tableau frigorifiant, où la tension se retrouve accentuée par la sourde et tonitrueuse musique techno de l'artiste Rebeka Warrior (la célèbre chanteuse de Sexy Sushi, Mansfield.TYA et Kompromat !) Plus largement, tout le travail autour du son, notamment durant les diverses séquences aquatiques (refuge de la petite Paula), participe de l'expérience cinématographique et de l'immersion au cœur de cette bulle cauchemardesque. Mention spéciale pour le jeu brillant de la prometteuse Aline Helan-Boudon et l'interprétation glaçante du magnétique Finnegan Oldfield mué en prédateur. Un tour de force impeccablement réussi, loin de garantir une fin heureuse mais qui érige Paula en véritable figure de force et d'espoir. R. J.

SORTIE LE 19 JUILLET

Avec Finnegan Oldfield, Aline Helan-Boudon, Océan, etc.

1h38 - France



Sous des airs de faux film de vacances, Paula nous raconte le pire

Par Manon Marcillat

Un film immense pour l'horreur qu'il parvient à raconter sans montrer.



Un vendredi matin de juin, alors qu'on pensait finir notre semaine dans une petite salle confortable du quartier latin devant un joli film de coming of age et la promesse de quelques bonnes blagues grâce à la présence de Sophie-Marie Larrouy et Océan au casting, Paula nous a pris à la gorge, par surprise.

Il s'agit du premier long-métrage d'Angela Ottobah, qui a choisi de nous raconter l'été de la petite Paula, 11 ans, que l'école ennue et qui n'a qu'un seul ami, Achille. Sa mère travaille en Corée, son père a une maladie des poumons mais décide de lui faire une surprise en l'emmenant passer les vacances dans la maison de ses rêves au bord d'un lac. Mais le temps file, l'automne approche et ils ne rentrent toujours pas...

À la fin de la séance, le malaise est palpable dans la petite salle, sous le choc. Car sous couvert de film de vacances qui flirte avec le genre, Angela Ottobah vient de nous raconter le pire : l'emprise d'un père sur le corps et l'esprit de sa fille, encore un peu un enfant, pas tout à fait une adolescente.

La maison Kinder

Ce père, incarné par le juvénile et sympathique Finnegan Oldfield, semble entièrement dévoué à Paula et décidé à lui faire oublier l'absence de sa mère et sa maladie par tous les moyens, tous les mots et toutes les distractions. Paula aurait donc pu être le film des vacances d'un père fragile et de sa fille qu'il aime, comme l'avait été le magnifique Aftersun plus tôt dans l'année. Mais dans cette cabane de rêve pleine de couleurs et d'objets inutiles qui sont comme autant d'amis en plastique pour la petite Paula, ce père va l'isoler et très mal l'aimer, jusqu'à mettre sa vie et son intégrité en danger.

Très renseigné sur les questions de nutrition, il se soucie d'abord du sucre que sa fille consomme, puis du lait — “c'est pour les veaux, le lait” — qu'elle boit, jusqu'à la priver de presque toute forme de nourriture. Désireux qu'elle adopte un rythme de vie en harmonie avec son nouvel environnement, il en viendra à la priver de sommeil et fera tomber les cloisons de la maison, lui interdisant ainsi toute forme de pudeur.

Cette maison Kinder au milieu des bois est au centre du dispositif et de la brillante mise en scène d'Angela Ottobah. À la manière de la maison d'Ansel et Gretel, elle donne au film des airs oniriques pour le placer tantôt du côté du conte, tantôt du rêve et tantôt du cauchemar. Elle sera un mirage puis une prison pour Paula lorsque sous les zoom de la caméra de la réalisatrice, elle révélera sa laideur faite de plastique de mauvaise qualité qui, à l'image du père de Paula, va peu à peu se délabrer.

Par de nombreux plans très serrés, le film se place à hauteur de Paula mais prendra ensuite de la hauteur, avec des plans de la maison façon caméra de surveillance qui, à mesure qu'elle se détériore, deviendront des plans d'autopsie qui nous permettent de comprendre ce qu'elle ne comprend pas, ni aucun adulte autour d'elle. Car à la façon du conte, tous les adultes qui entourent Paula sont défaillants.

La mère de Paula n'est présente que derrière la caméra de son téléphone et on ne sait pas ce qu'elle comprend de la situation de sa fille. Si elle lui envoie des cadeaux, constate sa perte de poids ou ses changements d'humeur, elle paraît assez peu concernée. Bill, le surveillant de baignade, semble également percevoir un problème sans avoir le courage d'agir tandis qu'Adeline, l'assistante sociale chargée de valider la déscolarisation de Paula sur demande de son père qui veut lui faire l'école à la maison, manquera également à son devoir de protection en ne décrochant pas son téléphone.

Au fur et à mesure, l'image change et passe du vert au bleu, le jaune — la lumière — se retirant ainsi de la palette des couleurs et tandis que le film glisse vers autre chose, on relie tous les événements antérieurs à l'aune de cette nouvelle réalité : les écœurantes tartines de yaourt que Paula, certainement affamée, avalait en guise de goûter, son père qui moquait l'inquiétude de la directrice de l'école quant au comportement indiscipliné de Paula et surtout ce contact physique permanent entre ce père et sa fille à l'orée de sa puberté.



Détourner pour mieux montrer

Car avec Paula, Angela Ottobah nous parle aussi d'inceste — qu'elle a subi pendant cinq ans de la part de son père biologique — et nous raconte l'horreur de la meilleure des façons, en la détournant.

Pour ne pas montrer le viol et la maltraitance d'une enfant de façon frontale, par pudeur mais aussi pour que sa violence ne prenne pas toute la place dans le récit, la réalisatrice, également scénariste, a choisi de travailler le mécanisme de l'emprise sur le corps mais aussi sur l'esprit — fondamental dans la question de l'inceste — autrement que par la sexualité.



Sans érotisme, le corps nu et plus tout à fait enfant de Paula est montré, on ne peut en détourner les yeux et on comprend ainsi qu'il est aussi un enjeu dans la relation entre ce père omnipotent et sa fille. Mais l'inceste demeure hors-champ — avec un père qui n'a pas de lit et d'espace à lui ou dans un plan où il contemple Paula, assoupie sur un pédalo, les jambes écartées — et dans le travail du son qui nous fait comprendre sa présence permanente, d'autant plus inquiétante qu'on ne le voit pas toujours.

Si la maltraitance et l'emprise sont évidentes dans le film, l'inceste lui, l'est beaucoup moins. Il pourra sauter aux yeux de ceux pour qui il est familier tandis que d'autres passeront à côté. La réalisatrice le sait et ce n'est pas grave, car Paula reste un film immense pour l'horreur qu'il parvient à raconter sans montrer.

«Paula», la jeune fille et l'emprise

Thomas Messias

Porté par un impressionnant Finnegan Oldfield, le premier film d'Angela Ottobah inspecte une relation d'emprise entre un père et sa fille.



Même les gens doux peuvent être dangereux. Cette mise en garde, Paula la reçoit de son père, qui est lui-même un homme d'une douceur infinie –la plupart du temps. Âgée de 11 ans, la jeune fille s'apprête à partir camper seule avec lui, pour se ressourcer en pleine nature et oublier ses rapports conflictuels avec le système scolaire. Mais surprise: finalement, pas de tente ni de sardines, mais une charmante maison en bord de lac, la maison Kinder, comme l'appellent Paula et son père.

Ces deux-là semblent complices: le père l'enrobe de bienveillance, lui prodigue conseils de vie et mises en garde, évoque auprès d'elle les beautés et les dangers de la vie. C'est une jolie relation, en tout cas si on ne creuse pas plus loin que la surface. Car peu à peu Paula est enfermée dans une prison en forme de cocon.

Géographiquement d'abord. La courte escapade au camping s'est muée en séjour de deux mois dans ce lieu idyllique mais isolé. Exit la relation avec Achille, le seul ami de Paula –qui en vaut mille.

Mentalement ensuite. Loin de son pote, loin de sa mère partie pour une longue mission en Corée, Paula est seule avec son père, et il est sans cesse dans sa tête. Il lui vend de la liberté, du grand air, une vie dont on peut faire ce que l'on veut, mais à bien y regarder, c'est lui qui lui dit quoi penser, quoi manger (ou ne pas manger), quoi dire ou ne pas dire. Sous des allures d'éducation positive, c'est une véritable relation d'emprise que le père est en train de cimenter.

Coupée du monde

Telle est la subtilité de Paula, premier long métrage d'Angela Ottobah: on y constate, séquence après séquence, à quel point le diable est dans les détails. Il faut dire que le père en question est incarné par le merveilleux Finnegan Oldfield, qui donne au personnage son intelligence, sa sympathie et son phrasé si charmant.

Cet homme-là semble merveilleux par plein d'aspects. On le prend même en pitié, par moments, tant il est progressivement affaibli par une maladie qui affecte ses poumons. Et pourtant, peu à peu, on ne rêve que d'une chose: sortir Paula de là.

Car les deux mois au bord du lac ne sont qu'un début. Bientôt sans prévenir, le père décide que Paula ne reprendra pas l'école au sens traditionnel, et que passer quelques mois supplémentaires dans ce lieu lui fera du bien.

La décision est prise avec l'aval apparent de la mère, présente par téléphone interposé, et sous le contrôle de l'institution, représentée par une assistante sociale idéalement campée par Sophie-Marie Larrouy. Bref, tout semble sous contrôle, et pourtant la situation sent le roussi.

Dans le petit monde de Paula et de son père, la privation gagne du terrain. Adieu les produits laitiers, adieu le sucre, adieu les smartphones. Les deux êtres perdent du poids tout en rompant leur contact avec la civilisation. C'est comme si la maison Kinder, si attirante au départ, se muait en geôle, voire en tombeau.

La mise en scène, attentive, inventive, s'appuie aussi sur les décors pour montrer à quel point tout se délite. Quand le père décide de faire littéralement sauter les cloisons de la chambre de Paula, le lieu n'a définitivement plus rien de paradisiaque.

Apnée

Différentes lectures sont possibles. Angela Ottobah manie les symboles et les métaphores mais laisse le public en faire ce qu'il veut. La relation d'emprise est incontestable, le reste est sujet à interprétation. C'est aussi ce qui rend Paula si riche, si complexe: on est bien loin du film-dossier qui, à la manière du personnage joué par Finnegan Oldfield, voudrait nous dire quoi penser.

Face à l'acteur si parfaitement vénéneux, la jeune Aline Helan-Boudon, née en 2011, signe elle aussi une prestation prodigieuse. Grâce à elle, Paula se tient en équilibre entre enfance et adolescence, entre insouciance et inquiétude, entre patience et colère. Et réalise en cours de route que d'autres modèles paternels sont possibles –y compris là où on ne s'y attendait pas. Subtile, forte, différente, elle rappelle les plus beaux personnages écrits par Céline Sciamma.

Voilà un film précieux à plus d'un titre. Par ce qu'il dit, par ce qu'il montre, mais aussi par sa façon d'envoyer valser les clichés. L'air de rien, montrer un père blanc et son enfant métisse, ou parler de violences psychologiques intrafamiliales sans relier cela à une extrême pauvreté, c'est très loin d'être anodin. Les choix de la réalisatrice semblent éminemment naturels, mais ils sont aussi très politiques.

Il faut donner sa chance à Paula: des films aussi intelligents et captivants, ça ne court pas les rues. L'été est toujours truffé de blockbusters –dont certains très recommandables, là n'est pas la question–, mais c'est aussi la saison idéale pour tenter des expériences. Car le film d'Angela Ottobah en est une, plongée en apnée à l'issue de laquelle on peine à reprendre sa respiration tant le moment était intense.

"Paula"... aimer à perdre la raison**L'emprise d'un père sur sa fille, la résistance de cette dernière.****"Paula", premier film d'Angela Ottobah, sort en salles ce 19 juillet.***Jean-Luc Gadreau*

***Paula*, premier long-métrage de la réalisatrice française Angela Ottobah, est un film tout à fait original et perturbant, pour parler d'emprise et de résistance, de façon peu habituelle avec une perspective métaphorique et non frontale assumée.**

Juin à Paris. Paula vit avec son père en convalescence. À onze ans, elle est solitaire, l'école l'ennuie et elle n'a qu'un ami : Achille. L'été arrive et le père décide d'emmener sa fille au bord d'un lac, dans une petite et jolie maison. Mais l'été passe, et ils ne rentrent pas. Leur mode de vie devient de plus en plus âpre et dur, épousant un idéal éducatif chaque jour plus extrême. Paula entre alors en résistance, sous l'œil aimant mais intensément étouffant de son père.

Aimer à perdre la raison chantait Ferrat, sur un sublime texte de Louis Aragon qui évoquait l'amour-passion, qui loin d'apaiser et de satisfaire celui qui l'éprouve, peut lui faire perdre sérénité et bien-être, mesure et discernement. En 2012, le belge Joachim Lafosse, nommait aussi son film librement inspiré de l'affaire Geneviève Lhermitte, du nom de cette mère de famille ayant assassiné ses cinq enfants en février 2007. Avec *Paula*, Angela Ottobah renouvelle la thématique dans une approche toute-autre du drame passionnel fait d'abord de pudeur, de déplacement d'axe de caméra pour nous conduire dans un récit d'enfance et de séparation.

Paula, c'est l'histoire d'un père qui aime sa fille mais très mal, au point possiblement de la tuer, miroir de l'inceste. Une métaphore qui se construit très habilement et subtilement dans le hors-champ... le non frontal mais bien présent pour qui a des yeux pour voir, pour observer ce qui n'est pas clairement montré mais suggéré.



La réalisatrice choisit de ne donner aucune clé véritablement à son récit, laissant le spectateur dans la liberté. Peut-être celle qui est aussi la nôtre dans la vie réelle face à des situations semblables ou proches... Une liberté responsabilisante finalement ! Quelle vérité me ferais-je alors de ce père ? Seuls indicateurs, là encore maniés avec sens et intelligence, la musique en toile de fond et la photographie choisie, qui confirment que le pire se joue sous nos yeux.

Paula c'est la transmission d'une histoire simple, quasi insignifiante dans un premier sentiment qui peut naître dans la première demi-heure, mais qui devient de plus en plus trouble et inquiétante.

Une histoire à hauteur et vue d'enfant, comme un rêve qui devient cauchemar dans lequel surgissent des instants de rire ou de douceurs... pour évidemment laisser l'horreur de la situation peser plus lourdement encore.

Ottobah aborde sans besoin d'en faire des tonnes, des sujets extrêmement forts et parfois tabous, sur ce qui entoure l'horreur du viol incestueux ou, plus généralement, de l'emprise d'un parent sur son enfant. De la solitude de la victime à l'installation d'une relation, en passant par l'aveuglement des plus proches, le récit en tient compte et se construit autour d'eux.

Mais si le scénario est sombre, vous l'aurez compris, il subsiste **une réelle dimension d'espérance** qui se joue notamment dans l'utilisation de l'eau. Symbole de vie, de naissance ou de renaissance, l'eau devient ici l'endroit de l'émancipation de Paula, son outil, son pouvoir.

Angela Ottobah en parle comme d'« *un espace parallèle, que son père lui transmet mais qui devient pour elle l'endroit de la joie et de la puissance, parce qu'elle peut respirer plus longtemps que lui. Je voulais que l'eau soit rouge, quelque chose qui évoque l'intérieur du ventre* ». Évidemment, coup de chapeau pour le choix de la petite (mais tellement grande dans son interprétation) Aline Hélan-Boudon, qui apporte un supplément d'âme, mais aussi de beauté et de force à son personnage.

Paula - Angela Ottobah - critique

Derrière cette histoire apparente d'amour entre un père et sa fille, se cache un drame sournois et effrayant. Angela Ottobah réalise une première œuvre originale et déroutante.

Paula, c'est cette petite fille réputée caractérielle, qui met à bout les institutions éducatives de France et de Navarre. Alors, il ne reste plus que ce projet d'un père, fou d'amour pour sa fille, de prendre le large auprès d'un lac baigné d'été et de lumière. Les nombreuses scènes de plongeon dans l'eau froide et sombre rappellent alors l'insatiable besoin de liberté pour une enfant qui échappe à la norme et a besoin de sa mère éloignée d'elle pour des raisons professionnelles. *Paula* est une histoire d'enfance, de séparation, de meurtrissures autant sociales que familiales. C'est aussi un récit sur la relation emprunte de puérité, d'amour et de maladresse entre un père et sa mère, avec entre les deux, un drôle de lapin blanc enfermé dans sa cage.



Les films sur les choses simples de l'amour sont rares. La relation entre Paula et son père se noue dans un écrin de verdure et d'eau, dans une parenthèse enchantée, celle des vacances. Mais le drame finit par survenir de la relation même de ce père avec sa fille qui prend des proportions déraisonnables, quasi maltraitantes, du moins de plus en plus étranges, avec en toile de fond un homme dévasté par la maladie. Angela Ottobah installe ainsi peu à peu dans ce qui pourrait être un pur récit d'éducation et d'amour, une ambiance poisseuse, suspicieuse, à l'image de cette couleur verte et sombre qui règne sur l'écran. Même la peau basanée de la petite fille disparaît dans la photographie blafarde et le cadeau de ce père se transforme en un enfer qui ne dit pas son nom.



Paula est un film aux abords curieux et fascinants à la fois. La musique participe à cette ambiance qui n'est jamais sordide mais place le spectateur dans un état particulier. Le regard d'Angela Ottobah s'écrit dans un montage parfois saccadé, le choix d'une photographie verdâtre, et des décors minimalistes à l'instar de cette maison où les deux protagonistes s'installent. L'enjeu pour ce père est de quitter la norme, la société, en faveur d'une existence isolée, loin du cadre formaté de l'Éducation nationale. La petite fille suit évidemment son père dans ce choix paradoxal de vie, et les quelques passages de personnes extérieures à leur dyade ne permettent pas trouver une issue à la tragédie qui se joue.



Il ya chez Angela Ottobah un talent incontestable à précipiter des histoires simples en un drame à la limite du thriller et de la folie. Pourtant, la réalisatrice n'abuse d'aucun effet de cinéma ou d'écriture. Elle laisse s'installer un climat pesant, anxiogène, mettant même le spectateur dans le doute de savoir si ce père aimant est habité de bonnes intentions. La réalisatrice ne donne aucune clé à son récit. C'est au spectateur de construire ses propres repères, de se faire une idée de la vérité de cet homme, obsédé par une science de la vie et de la biologie dérangement. Seule la musique en toile de fond confirme que le pire est en train de se nouer sur l'écran.



Paula est un premier film. Cela rend l'œuvre d'autant plus intéressante. Rarement on n'aura vu dans un film français une telle capacité à générer une telle atmosphère, malgré l'économie assumée de la mise en scène. Tout se joue dans le subtil entrelacement des couleurs et de la lumière, si évocateur dans l'affiche même du long-métrage. Pour sûr, Angela Ottobah est une réalisatrice à suivre.

Paula **II**

Drame français d'Angela
Ottobah. Avec Aline Hélan-Boudon,
Finnegan Oldfield, Océan,
Salomon Diallo... Durée : 1 h 38.
Sortie le 19 juillet.

Une fillette et son père
malade passent l'été dans
une jolie villa isolée. L'automne
approche, et ils ne rentrent pas.

Notre avis : Un premier film
aussi fascinant que glaçant, qui
distille avec habileté le malaise
pour évoquer la maltraitance
basée sur l'emprise psychique.
Interprété avec finesse. A.L.



PAULA ★★★★★



Rebeka Warrior signe la musique du premier long métrage de Angela Ottobah, centré sur un père malade et sa fille déscolarisée, isolés dans une maison au bord d'un lac. Des sonorités électroniques lourdes instaurent progressivement une atmosphère de malaise et sèment le trouble sur leur relation initialement bienveillante. La musique représente alors les peurs de Paula et prolonge l'expressionnisme plastique des images (une scène de feu, une silhouette dans la nuit, des images sous-marines), marquées par l'imaginaire des contes et évoluant vers l'horreur. La démarche rappelle celle de "Under the skin" et la musique de Mica Levi. Elle entonne par ailleurs une chanson pour le générique de fin.